

□ Temps de lecture : 13 min.

*Quelle distance et comment le saint de la jeunesse a-t-il parcouru ? Nous retracions les mêmes routes.*

À l'époque des trains express internationaux, des voitures de course de Formule 1, des jets supersoniques et des navettes spatiales, il peut même sembler pathétique de parler des voyages de Don Bosco à pied, en diligence ou en train à « vapeur ». Pourtant, cet aspect non négligeable de son activité ne peut laisser indifférent quand on pense à la quantité de temps, d'argent et de sacrifices qu'il a coûté à un homme qui n'avait ni temps, ni argent, ni santé à perdre.

### **À pied et à cheval**

Lorsque Jean a élu domicile à Castelnuovo à l'âge de 15 ans, il avait déjà pris l'habitude, exceptionnelle même pour l'époque, de faire de longues marches. Combien de fois avait-il parcouru les routes de campagne solitaires des Becchi à Morialdo, à Capriglio, à Buttiglieria, à Moncucco, et surtout à Castelnuovo, avec pour seule compagnie le froid ou la chaleur, la neige ou la pluie, le brouillard ou la chaleur, la boue ou la poussière.

À l'âge de 16 ans, il est allé à Chieri. Son premier voyage sûr à Turin eut lieu en avril 1834, lorsqu'il se présenta au couvent des frères mineurs de Notre-Dame des Anges, dans la rue du même nom, pour négocier les affaires de sa vocation.

Combien de personnes ont suivi cette première marche sur Turin ? Nous ne le savons pas. La plus célèbre fut certainement celle de novembre 1846. Des Becchi, Don Bosco et Maman Marguerite partirent pour le Valdocco, lui avec un paquet de cahiers, un missel et le breviaire, elle avec un panier de linge et les choses les plus nécessaires. Le Théol. Vola, qui les a rencontrés fatigués et poussiéreux au Rondò della Forca, leur a demandé :

- *D'où venez-vous ?*

- *Du village.*

- *Et pourquoi êtes-vous venus à pied ? - Parce que... ces... nous manquent... Et Don Bosco passa son pouce sur son index avec le geste typique de celui à qui il manque un sou pour fabriquer une lire.*

C'était l'époque de Don Bosco où les jambes servaient encore à l'homme de moyen de locomotion. Le coût des voitures décourageait les pauvres de les utiliser. Il n'y avait pas tant de hâte ou de paresse que de nos jours. Pour Don Bosco, la marche n'était donc pas seulement une question d'économie. Il souffrait terriblement du mouvement de la voiture. Alors qu'il était encore sous-diacre à

Castelnuovo, invité à prêcher à Avigliana, il préféra faire le trajet à pied – 54 kilomètres – pour s'épargner les nausées d'un voyage en calèche. Lorsqu'il exprime au père Cafasso son désir de partir en mission, il entend une réponse :

*- Vous ne vous sentez pas de faire un kilomètre, une minute dans une voiture fermée sans avoir des maux d'estomac, et vous voulez passer la mer ? Vous mourriez !*

Et Don Bosco, tant qu'il l'a pu, a utilisé le cheval de saint François, en ville et à l'extérieur, seul et en compagnie. Il suffit de se rappeler ses célèbres promenades d'automne dans les années 1850 et 1860.

Maintenant avancé en âge, on l'a entendu dire au cours d'une conversation : *'Le mouvement est ce qu'il y a de plus bénéfique pour la santé'. En tant qu'ecclésiastique et pendant les premières années où j'ai été prêtre, j'étais toujours malade. Plus tard, j'ai fait beaucoup d'exercice et je me suis rétabli. Je me souviens encore qu'une fois, j'ai parcouru avec le père Giacomelli plus de 50 kilomètres en une journée. Nous avons quitté San Genesio pour aller faire des courses à Turin et revenir ensuite à Avigliana. D'autres fois, je quittais Turin et me rendais aux Becchi en six heures et marchais ces douze miles [30 kilomètres], sans presque m'arrêter un instant. Aujourd'hui encore, quand je me sens fatigué et oppressé, je sors et je rends visite à un malade jusqu'au Pô ou à Porta Nuova, et je ne prends jamais la voiture, sauf quand c'est nécessaire à cause de l'importance d'un travail, ou parce que je suis pressé ou que je risque de manquer un rendez-vous.*

*Je suis d'avis qu'une cause non négligeable de la mauvaise santé de nos jours est le fait que nous ne faisons plus autant d'exercice qu'avant. La commodité de l'omnibus, de la voiture, du chemin de fer, nous enlève beaucoup d'occasions de faire des promenades, même courtes, alors qu'il y a cinquante ans, aller de Turin à Lanzo à pied était considéré comme une promenade. Il me semble que le mouvement du chemin de fer et des voitures n'est pas suffisant pour que l'homme se sente bien'. (MB XII, 343)*

Mais Don Bosco avait également appris à monter à cheval. Au cours de l'été 1832, le prévôt de Castelnuovo, Don Dassano, qui lui donnait des leçons d'école, lui confia la garde de l'écurie. Giovanni devait promener le cheval et, une fois sorti du village, il sautait sur son dos et le faisait galoper. En tant que nouveau prêtre, il fut invité à prêcher à Lauriano – à une trentaine de kilomètres de Castelnuovo – et partit à cheval pour l'atteindre à temps. Mais la chevauchée s'est mal terminée. Sur la colline de Berzano, la bête, effrayée par une grande volée d'oiseaux, s'est cabrée et le cavalier s'est retrouvé à terre avec des os brisés.

Don Bosco a fait quelques-unes de ces chevauchées à l'occasion, lors de ses pérégrinations dans le Piémont et sur des tronçons lors de sorties avec ses garçons.

Il convient de mentionner l'ascension triomphale de Superga au printemps 1846. L'Oratoire menait une vie précaire dans le pré des Filippi et un jour, Don Bosco voulut emmener ses garçons espiègles en pèlerinage au célèbre sanctuaire. Lorsqu'ils arrivèrent à Sassi, au pied de la pente, ils trouvèrent un cheval harnaché en grande tenue que le curé de Superga, Don Giuseppe Anselmetti, avait envoyé au capitaine de la brigade. Don Bosco le monta sur l'arche entouré de ses marmots qui, tout en marchant, s'amusaient à prendre la bête par la bride, par la queue, à la tâter, à la pousser. Et il semble que cette fois le quadrupède, plus patient qu'un âne, ait lâché prise, comme s'il savait qu'il avait Don Bosco en selle.

La traversée des Apennins à dos d'âne lors du voyage vers Salicetto Langhe en novembre 1857 fut loin d'être triomphale. Le chemin était étroit et escarpé, la neige haute. L'animal trébuchait et tombait à chaque virage et Don Bosco devait descendre de cheval et le pousser en avant. Dans la descente, trop raide, déjà trempé de sueur, il fit lui-même une mauvaise chute, se blessant à la jambe. Seul le Seigneur sait comment il a pu atteindre le village à temps pour la mission sacrée. Ce ne fut pas le dernier voyage de Don Bosco à dos d'âne. En juillet 1862, il a fait le trajet de 6 km de Lanzo à St Ignace avec le même moyen de transport.

Il en fut probablement de même pour d'autres fois.

Mais l'une des chevauchées les plus glorieuses de Don Bosco fut celle d'octobre 1864, de Gavi à Mornèse. Il arriva au village tard dans la soirée au son festif des cloches. Les gens sont sortis de leurs maisons avec leurs lampes allumées et se sont agenouillés à son passage, lui demandant une bénédiction. C'était l'hosanna du peuple au saint de la jeunesse. « Je pense, écrit le père Luigi Deambrogio à propos de cet événement, qu'il n'y a rien à démythifier ou à redimensionner. Personne, seulement celui qui n'aime pas, ne peut lier les manifestations du Seigneur ».

### **En carrosse à l'époque de la diligence.**

Malgré la pauvreté, les maux d'estomac et les habitudes de grand marcheur. Don Bosco fut contraint d'utiliser fréquemment les voitures publiques et les « carrosses » privés, des diligences aux vélocifères, des omnibus aux carrosses d'apparat.

Les diligences étaient de grandes voitures d'environ 12 places, avec un intérieur, coupé et impérial ou à toit ouvert. Tirées, en général, par six chevaux avec deux postillons, elles desservaient de longues distances et étaient moins chères pour les passagers que les voitures postales du gouvernement. Le premier service de diligences dans le Piémont fut celui des frères Bonafous inauguré en 1814. Don Bosco, prenant la diligence, préférait s'asseoir sur l'impériale pour respirer l'air frais

et s'épargner le réflexe nauséux que lui procurait le carrosse fermé. En 1828, les vélocifères apparaissent sur les routes du Piémont, marquant un progrès dans le service des passagers, tant par le nombre de places, qui peut atteindre trente, que par la baisse du coût du voyage. L'attelage des vélocifères était généralement composé de quatre chevaux et d'un seul facteur, leur vitesse étant un peu plus élevée que celle des diligences en raison du changement plus fréquent des chevaux. Cependant, ils desservaient des trajets plus courts, reliant des villes telles que Turin et Pinerolo, Turin et Asti. Compte tenu de la vitesse, de la taille de la voiture et de l'état des routes, si les diligences pouvaient être qualifiées de « voitures digestives », les vélocifères devaient être synonymes de graves maux d'estomac pour des passagers comme Don Bosco.

Les omnibus desservaient des trajets encore plus courts, reliant le centre-ville aux banlieues ou aux villes voisines. Il s'agissait de voitures à quatre roues tirées par des chevaux et ne comportant pas plus de 16 places assises. Le service, institué à Turin dans les années 1845-46, s'est ensuite transformé en 1871 en omnibus à traction animale sur rails, cette « Carrozza di tutti » immortalisée par la plume de De Amicis, un convoi, c'est-à-dire pour toutes sortes de personnes, qui annonçait son arrivée aux carrefours de la ville par un coup de trompette.

Outre les transports publics, parmi lesquels il ne faut pas oublier les calèches de ville ou de bourg, circulaient, bien sûr, toutes sortes de 'carrosses' privés, de première, deuxième ou troisième classe selon leur structure et leur capacité, le nombre de roues et de chevaux, des calèches ouvertes à deux places aux berlines fermées à quatre places.

Il serait même impossible d'énumérer tous les voyages de Don Bosco en diligence, en vélocifères, en omnibus ou en voiture privée. Et il serait encore plus difficile de distinguer parfois s'il s'agit vraiment d'un voyage en diligence ou non, plutôt en vélocifères ou en omnibus.

Quoi qu'il en soit, le premier voyage de Don Bosco en diligence, dont nous avons le souvenir, s'est fait de Pinerolo à Turin pendant les vacances de Pâques de l'année scolaire 1834-35, alors qu'il était étudiant à Chieri. L'information nous est donnée par une de ses lettres de jeunesse, la première de l'*Epistolario* édité par le père Ceria. Jean s'était rendu à Pinerolo à l'invitation de la famille de son ami Annibale Strambio. Dans la lettre, dont il manque la première partie, il n'est pas fait mention du voyage aller. Mais le voyage de retour est bien spécifié : « Je restai encore deux jours à Pinerolo et [...] le jour dit je montai dans la diligence et arrivai à Turin, d'où je retournai à Chieri ». Le service Turin-Pinerolo était assuré en 1835 par Diligences Bonafous au prix de 2,70 lires pour les voitures de première classe, 2,20 pour les voitures de deuxième classe et 1,65 pour les voitures de troisième classe. On peut

supposer que Jean a pris un wagon de troisième catégorie.

Vers la fin de l'année 1850, Don Bosco fait son premier voyage à Milan avec un passeport, invité par Don Serafino Allievi à prêcher le jubilé à l'oratoire S. Luigi dans la Via S. Cristina. Apparemment, il a fait ce voyage en vélocifère via Novara et Magenta, puis en changeant de wagon dans les gares principales. En tout, au moins 15 à 16 heures.

De ses voyages en omnibus, nous rappelons, à titre d'exemple, celui de Turin à Rivoli en 1852, lorsqu'il emmenait les garçons de Valdocco faire des exercices spirituels à Giaveno. Les 18 kilomètres de Rivoli-Giaveno étaient bien sûr parcourus à pied. L'omnibus a dû servir à Don Bosco à d'autres occasions pour se rendre à pied dans des villes comme Moncalieri, Rivoli, Chieri, Trofarello et Carignano.

Un voyage en « carrosse » qui eut un écho particulier dans le Valdocco fut celui de Turin à Lanzo en juillet 1862. Don Bosco lui-même l'a raconté à ses jeunes. Deux ans plus tard, il refit ce voyage en « omnibus ». Mais il s'agissait probablement, dans les deux cas, d'un vélocifère. En effet, il ne semble pas qu'il y ait eu d'omnibus sur la route Turin-Lanzo dans ces années-là, mais plutôt des vélocifères, qui partaient, dès 1858, de Piazza Milano à Porta Palazzo près de l'hôtel Rosa Bianca, deux fois par jour.

Dans le cas de 1862, les choses se sont plutôt bien passées jusqu'à Ciriè, mais de Ciriè à Lanzo, c'est-à-dire sur une douzaine de kilomètres, il pleuvait des cordes. Don Bosco était assis sur l'impériale entre deux passagers qui gardaient leur parapluie ouvert. Ainsi, avec la pluie, il a également reçu le ruissellement des parapluies. Il est arrivé à Lanzo aussi mouillé qu'un poussin. Il écrit alors dans sa lettre : « Vous, chers jeunes gens, auriez vu Don Bosco descendre de la voiture tout trempé, comme ces rats que vous voyez souvent sortir de la bealera derrière la cour ». La bealera était l'un de ces canaux d'irrigation et de drainage qui ne manquaient pas dans la région du Valdocco, près de la Dora. L'histoire est hilarante, mais elle fait réfléchir.

Don Bosco utilisait des voitures privées pour entrer et sortir de Turin, en particulier lors de ses séjours dans des villes comme Rome et Marseille. Dans ces cas-là, il s'agissait manifestement d'un service qui lui était rendu par des bienfaiteurs.

C'est dans la voiture de M. Alberto Nota que Jean Bosco a fait le voyage de Pinerolo à Fenestrelle avec son ami Hannibal Strambio au printemps 1835. Lorsqu'ils atteignirent presque Fenestrelle, un vent si furieux se leva que le cheval recula. L'obscurité alors, due à l'imminence de la tempête, les obligea à s'abriter dans une crique de la montagne. Ils sont rentrés à Pinerolo tard dans la nuit, lorsque la tempête s'était calmée.

C'est également en buggy que Don Bosco se rendit pour la première fois à Stresa à

l'automne 1847. L'entrepreneur Federico Bocca lui proposa de l'accompagner. À l'aller, ils se rendirent à Chivasso, Santhià, Biella, Varallo, Orta et Arona. Au retour, ils ont suivi la route de Novara et de Vercelli. Lors des arrêts, Don Bosco passait son temps à discuter avec les aubergistes, les cochers et les garçons d'écurie, persuadant même certains d'entre eux de se confesser. Il y parvenait, après tout, lorsqu'il était assis dans un box à côté d'un postillon qui avait trop tendance à ricaner pour faire trotter les chevaux.

De ses séjours romains, nous pouvons rappeler celui de 1869, lorsque le Card. Berardi mit sa voiture à la disposition de Don Bosco. Apparemment, au cours de ce séjour, le pape Pie IX lui-même a envoyé une voiture pour prendre Don Bosco et l'emmener au Vatican. La voiture du pape, racontait Don Bosco aux jeunes, était si grande qu'elle pouvait contenir 14 personnes ; elle était toute couverte de soie et de franges. Et si les franges n'étaient pas là, il les mettait.

Lors de ses voyages en France, les nobles gentilshommes de Nice, Lyon, Marseille et Paris se disputaient l'honneur de porter Don Bosco dans leurs carrosses. Et il devait s'adapter, même s'il était convaincu, comme il le dit, qu' »on ne va pas au ciel dans un carrosse ».

### **Sur les chemins de fer**

Avec le développement croissant des chemins de fer, les voitures publiques en sont venues à jouer un rôle complémentaire et subsidiaire par rapport aux nouveaux moyens de transport. La plus grande économie que permet le voyage en train à « vapeur » profitait à tout le monde et en particulier à ceux qui, comme Don Bosco, voyagaient habituellement en troisième classe. Sans parler du gain de temps, qui était pratiquement réduit à un tiers. Le cheval en effet ne dépasse pas les 10-12 kilomètres à l'heure au trot. Ainsi, avec les arrêts correspondants dans les gares postales, un trajet comme Turin-Asti pouvait durer jusqu'à huit heures avec les anciennes diligences, à peine moins avec le vélocifère. En train, dans les années 1960, il aurait duré normalement, et avec des trains s'arrêtant dans les neuf gares du parcours, une heure et 40 minutes. Le tronçon Turin-Gênes, qui nécessitait un voyage en diligence d'environ 25 heures, pouvait être effectué en train en environ huit heures. C'était encore loin des vitesses d'aujourd'hui, mais, à l'époque, cela semblait déjà impressionnant. Les inconvénients qui nous paraîtraient aujourd'hui insupportables ne manquaient pas, comme les arrêts fréquents, le froid extrême en hiver, le manque de toilettes, le désagrément de la fumée des chaudières etc. Qu'on songe seulement aux passages bruyants et excitants dans les tunnels ! Monter dans un train à cette époque semblait encore être un risque et la crainte d'une catastrophe n'était pas tout à fait absente.

Lorsqu'en 1858, Don Bosco fit son premier voyage à Rome, il s'est muni non seulement d'un passeport mais aussi d'un testament. Cependant, il n'a fait que le trajet Turin-Gênes en train, qui avait été complété en 1853 par le tunnel de l'Apennin. En 1858, le prix de ce voyage était de 16,60 lires en première classe, 11,60 en deuxième et 8,30 en troisième, une belle économie par rapport aux trente lires de la diligence.

À Gênes, Don Bosco dut s'embarquer sur l'Aventino, un bateau à vapeur qui faisait route vers Civitavecchia. Il a attrapé la fièvre et le mal de mer. De Civitavecchia à Rome, il a voyagé dans une diligence postale tirée par six chevaux.

Après 1858, les voyages en train de Don Bosco ne se comptent plus. Il suffit de songer aux 20 voyages à Rome de 1858 à 1887, aux 12 voyages en France de 1876 à 1886, au voyage en Autriche en 1883 et à celui en Espagne en 1886.

Lors de ses fréquents voyages en train, Don Bosco ne restait pas inactif. Malgré son inconfort physique, il passait son temps à relire des épreuves d'imprimerie ou à converser avec ses compagnons de voyage, à instruire les ignorants, à confondre les méchants, à défendre ses œuvres si nécessaire. Il exerçait aussi parfois un ministère sacerdotal, lorsqu'il n'était pas recueilli en prière.

### **Le dernier voyage**

À son retour de Rome en mai 1887, Don Bosco mit fin à son long pèlerinage autour du monde. Sur ordre du médecin, et du fait même qu'il ne pouvait plus se tenir debout, il profitait encore d'une voiture donnée l'après-midi pour quelques courtes sorties en ville, puis, en juillet, il fut contraint de quitter la chaleur étouffante de Turin et de passer quelques jours à Lanzo. Là, chaque soir, il faisait une petite promenade dans un fauteuil roulant utilisé par son fidèle secrétaire Don Viglietti. On l'a entendu s'exclamer : « Moi qui avais l'habitude de défier les plus minces à faire des sauts, je dois maintenant marcher dans une chaise roulante avec les jambes des autres !

Lors de sa dernière maladie en décembre 87 - janvier 88, il répondit au docteur Fissore qui lui donnait du courage : « Docteur, vous voulez ressusciter les morts ? Demain... je ferai un plus long voyage ! ».

Et celui du 31 janvier 1888 fut son dernier voyage.